

TROIS VIES

En 1975, j'étais toute fière d'être si pimpante. Je venais d'être installée ici dans ce quartier à proximité du square.

J'avais hâte de voir du monde. Dans l'atelier de fabrication, j'avais approché des hommes et des femmes. J'ai trouvé agréable ces mains qui m'ont fabriqué, bichonné, lustré et ces yeux qui m'ont scruté. Je dois avoir belle allure, car les regards étaient souriants. Je pesais lourd. Ils étaient six pour me charger, toute emballée et me décharger. Une fois l'emballage ôté, j'ai senti le vent sur moi. Un petit vent léger me caressa. Nous étions fin du printemps, début d'été. Il faisait un temps magnifique.

J'ai ouvert mes « yeux » de cabine téléphonique sur ce qui allait devenir mon décor durant vingt ans.

Je n'avais pas encore de notion de temps, ni d'alternance jour nuit ni de saison ni de vrais contacts avec des humains ou des animaux. Les techniciens de l'atelier ont laissé la place aux techniciens des télécoms. J'ai compris l'intérêt d'avoir aménagé des orifices dans le sol : ils servaient à faire passer des câbles. Je compris aussi plus tard l'utilité de la petite ouverture jamais fermée qui laissait passer l'air durant l'hiver : nécessaire pour le ménage et l'écoulement de l'eau. Margarita passait avec son charriot et son chewing-gum pour me nettoyer et me faire belle. Je la voyais une fois par mois. Parfois elle mettait quelques pièces pour parler avec des personnes dans une langue qui m'était inconnue. Des langues différentes, j'en ai entendu quinze à part ma langue maternelle. Aux Royaumes Unis, beaucoup d'habitants viennent de toutes les parties du monde, sans compter les touristes et leurs efforts pour parler anglais.

Juste en face de ma porte, de l'autre côté de la rue, se trouve un kiosque à journaux vert très avenant et toujours souriant. J'ai vu Mister Slim, jovial, ouvrir et fermer quotidiennement le kiosque. Malgré son nom, Mister Slim était rond, mais alerte et pétillant. Je l'ai à peine vu changer d'apparence. Un jour, il n'a pas ouvert et le lendemain, c'est une jeune femme qui le fit à sa place. Sur ma gauche, après le passage pour piétons, le trottoir se déroulait tranquillement jusqu'à un square. Je baignais dans la rumeur de la rue plus ou moins importante selon le jour, l'heure et la saison. Devant moi parfois s'arrêtaient des minis bus d'où descendaient de petits groupes de visiteurs. Le plus souvent des gens âgés, déposés là, au plus près à cause des pas à faire qui pour certains semblaient compter. Les plus grands bus et leurs groupes d'élèves, d'étudiants ou de touristes par ethnies, stationnaient ailleurs pour ne pas encombrer le quartier. A part les bus, les autos, les motos et les vélos, je voyais passer des patineurs, des skateurs et des « trotineurs ». Tous ne sont pas arrivés en même temps, mais à moment donné, j'ai cru que les humains avaient en plus des pieds, des roulettes pour se déplacer. Une fois, un « trotineur » m'a percuté et plusieurs patineurs sont rentrés patins aux pieds pour téléphoner.

Téléphoner, c'était pour cela que j'avais été installée. Il fallait que les gens puissent se joindre plus rapidement et plus facilement. Tous n'ayant pas le téléphone chez eux et beaucoup souhaitant se joindre en journée, selon les besoins. Au début, je servais normalement. Le système des pièces fut complété par les cartes téléphoniques, puis les cartes bancaires. J'aimais bien le petit Paul qui venait récupérer les pièces. Il avait l'accent français et me disait des mots

doux en ouvrant ma caisse à pièces. « Alors la belle ! Tu as bien travaillé, je vois ! » Il imprimait un reçu, notait des renseignements sur une fiche. Il m'a souvent trouvé un peu sale. Je haussais mes épaules de cabine pour lui dire que je n'y pouvais rien. Il n'avait qu'à passer après le passage de Margarita, le petit frenchy !!

J'ai eu aussi les colleurs d'affichettes sauvages dehors et dedans. J'étais très fâchée contre eux. Une fois, un colleur a été verbalisé et obligé d'arracher son affiche, mais la plupart du temps les policemen avaient autre chose à faire que de surveiller mon look.

Je me revois aussi sous un orage terrible avec un homme et une femme réunis par la pluie pour s'abriter. Ils ont ri et transpiré à deux dans mon habitacle. Je me suis demandé s'ils avaient lié connaissance. Je ne les ai jamais revus. Par contre, j'ai eu plusieurs couples d'amoureux à mon actif. Comme ce couple qui se donnait rendez-vous devant moi et s'embrassait langoureusement. Le kiosque d'en face en frétillait de joie.

Un autre couple se téléphonait. C'était « elle » qui appelait « lui » et ils se disaient des choses charmantes. Il devait habiter loin, car elle introduisait beaucoup de pièces. Quand les cartes téléphoniques ont été mises en circulation, elle ne venait déjà plus.

J'ai aussi contemplé un couple qui passait quotidiennement main dans la main durant plusieurs années.

Ce que je n'appréciais pas, c'était les oiseaux, surtout les pigeons qui étaient nourris par les dames du square, et qui se posaient parfois un moment sur mon toit. Ils restaient peu, car l'arrondi ne s'y prêtait pas, mais ils laissaient quand même des traces de leurs passages, les affreux.

Ce que je détestais, c'était les chiens qui levaient la pête sur mes coins à l'arrière et pour certains plusieurs fois par jour. Les passages étaient à heures fixes en semaine pour ceux dont les maitres travaillaient dans le quartier. D'autres passages étaient quotidiens pour les riverains. Il y avait aussi les passages sauvages pour les sans laisse.

Pour mon entretien extérieur en plus des vitres nettoyées par Margarita, il y avait les gens de la ville, avec des jets d'eau puissants, mais les chiens ont le nez fin et ils revenaient quand même.

Hormis les chiens, les oiseaux et les pigeons, une fois, un chat roux et blanc s'est retrouvé prisonnier. Je n'ai pas trop compris comment. Car il faut bien ouvrir ma porte. Un humain l'avait sûrement « oublié » là... La dame qui l'a libéré, voulait, bien sûr téléphoner. Lui, le pauvre s'est sauvé, bien sûr...

A part les animaux et les amoureux, c'est avec les humains que j'ai le plus lié connaissance. J'ai entendu des mots doux, des sons étranges, des disputes, des pleurs de petits dans les bras de parents surchargés, des pleurs de grands parfois. Une grand-mère a ici même eu un malaise. Elle s'est assise avec les jambes dehors. Le dos appuyé à ma paroi arrière. Son énorme cabas tenant la porte ouverte. J'ai cru qu'elle avait décidé de mourir là. C'était horrible ! Personne ne la voyait. C'est, finalement, Mister Slim du kiosque d'en face, qui a traversé et a alerté des secours.

Et la femme noire en vêtement traditionnel africain qui oublia un matin un balluchon de couleur qu'elle revint chercher trois heures plus tard, toute contente de le retrouver. Elle a tapoté ma tablette pour me remercier en souriant de toutes ses grandes dents blanches. Je la revois encore !

L'idée de cette histoire n'est pas que je déballe toutes mes rencontres, car trois-cent-soixante-cinq jours multipliés par vingt années font sept mille trois cents journées. Durant tout ce temps, j'ai vu des milliers de personnes et entendu autant de conversations. L'idée est qu'après les gens à roulettes, j'ai vu les gens à oreillettes ou avec le coude plié, la main tenant un objet contre leur tête. Progressivement je n'étais plus utile, ni rentable, ni intéressante, sauf pour une photo pour touriste, à l'occasion. Un jour, des techniciens sont venus prendre mes mesures. Je n'avais changé ni en taille ni en poids. Cependant quelque chose se préparait. La ligne téléphonique fut interrompue. Personne n'en fut pénalisé C'est dire si je ne servais plus à rien. Des techniciens coupèrent les connexions. D'autres me déboulonnèrent, m'emballèrent sommairement, me chargèrent dans un camion et me déchargèrent dans un entrepôt. Là, d'autres cabines attendaient déjà. En m'éloignant de mon emplacement, je vis nettement la trace carrée laissée par mes années de présence. Une trace plus claire avec un périmètre plus gris, témoignage des entrées et sorties, témoignage des nettoyages, coulures et « pipis » de chiens. Je fus émue par ce dessin au sol que j'abandonnais. Un peu de moi est toujours sur ce trottoir. Je ne revis jamais le kiosque. J'ai ruminé longtemps des idées noires, ce qui n'est pas banal pour une cabine rouge. J'étais distraite par les bavardages des unes et des autres. Elles avaient, comme moi connu la rue et regrettaient les visiteurs et les promeneurs. Par contre, dans le hangar, il ne pleuvait pas et il n'y avait ni chien ni pigeon.

Enfin, un soir, à l'aide d'un engin élévateur, je fus transportée dans un atelier où, déjà, deux consœurs attendaient. Je remarquais tout de suite qu'elles étaient propres et brillantes, comme au premier jour. J'allais être remise en beauté pour partir vers ma deuxième vie. Après des mois de stockage, cette sorte de renaissance me fut agréable. Je ne fus pas consultée pour la suite, mais je ne la regrette pas. De nouveau lustrée, aspirée et vérifiée, gentiment empaquetée, je fus chargée dans un camion et m'endormis durant le voyage. Je suis restée pas mal d'heures bien protégée de l'air, du bruit et de la lumière. Lorsque le haillon du camion s'ouvrit, je ne sursautais pas. Des voix m'avaient tiré de ma léthargie. Je ne comprenais pas les mots, mais le chauffeur anglais parlait avec un français, puis deux et finalement ils furent six pour m'extraire du camion. Je n'entendis plus la voix du chauffeur, mais je percevais celles des hommes qui venaient de me réceptionner. Je fus installée dans un lieu calme et frais. J'étais encore enveloppée. Après quelques semaines, je fus débarrassée de mon emballage après avoir été déposée dans un lieu plus bruyant. Un peu éblouie par les spots, je gardais juste un film protecteur comme un sous-vêtement. Les six hommes de mon arrivée m'avaient installé dans un beau hall décoré de bacs remplis de plantes. La lumière du jour entrait par les pavés de verres encastrés dans le mur en face de moi. J'entendis des voix et j'aperçus des silhouettes. Mon film protecteur fut retiré, mais je ne fus pas gênée par ma « nudité ». J'avais passé des années « dévêtue » dans la rue, ce lieu ne m'intimidait pas. Ce qui m'a gêné, ce fut la langue : il y avait de l'admiration dans le ton, quelques rires gentils et aussi quelques flashes, mais je ne comprenais pas les mots. C'était du français. Je savais que je n'étais plus une cabine téléphonique. Ce fut un peu plus compliqué de m'adapter à ma deuxième vie.

Un matin, après m'avoir fait briller au chiffon et à l'huile de coude (on le dit aux Royaumes Unis). Une table fut dressée dans un coin du hall, avec des verres et des plateaux étincelants. Des fleurs furent installées de part et d'autre de ma porte d'entrée. Plus tard des hommes, des femmes et des photographes s'attroupèrent devant moi. Une femme blonde scindée d'une écharpe bleu, blanc et rouge s'approcha, accompagnée d'une autre femme d'allure très british. Cette dernière représentait mon pays d'origine. Elle venait de m'offrir en cadeau : Moi ! Le symbole de la communication aux formes et aux couleurs si facilement identifiables. J'étais au début officiel de ma seconde vie. Un cadeau ! Qui peut en dire autant ? Discours, applaudissements, photographies, champagne et petits fours colorèrent ma vie ce soir là et pour longtemps. J'étais fière. Un petit garçon sorti de l'attroupement s'était arrêté devant moi. J'ai essayé de lui sourire. Après le départ des invités, la table fut rangée. Les fleurs restèrent quelques jours à mes côtés. Je restais là de longs mois, régulièrement admirée par le personnel de la mairie, les visiteurs, les élèves de plusieurs classes primaires et deux groupes de personnes âgées.

Je ne me plaignais pas de mon sort. Je n'étais plus soumise aux intempéries ni aux oublis des pigeons, des oiseaux et des chiens. J'étais dépoussiérée chaque semaine, dedans, dehors. Je n'avais pas d'autre utilité que représenter un rapprochement, une amitié. Qu'avait-on donné en échange ? Je ne le sais pas aujourd'hui. J'étais passée du statut de cadeau à celui de symbole. Ce qui me fit encore plus apprécier ma nouvelle fonction est qu'ici, je me sentais unique et plus importante qu'avant, quand j'étais téléphonique. Jusqu'au jour où je surpris une conversation entre deux techniciens. « Tu vois, toi où caser ce « truc » ? » Je sursautais. Le « truc », c'était moi. « Cela fait des mois qu'elle est là. Il faut la déplacer. Il va bientôt y avoir le sapin de Noël. » Je fronçais ce qui me sert de sourcils. Je me suis retrouvée quelques semaines plus tard dans un nouvel entrepôt. Sommairement enveloppée, aucune consœur à l'horizon, mon cœur de cabine se serra. Il y avait au fond de la pièce une cabane en bois, ainsi que des chaises empilées. Des cartons étaient là, poussiéreux. Je me repliais sur moi-même et me plongeait dans ma rêverie. Il faisait sombre, mais pas vraiment froid. Parfois, la lumière brillait. Des objets étaient apportés ou emportés. Chacun papotait dans sa langue. Je ne faisais attention ni aux visages ni aux sons. Je m'ennuyais si fort que je n'avais ni pensée ni rêve. La somnolence était devenue mon quotidien. Il me semblait évident que l'on m'avait oublié et que je ne reverrais ni le ciel ni les pigeons. Une visite parfois me tirait de ma torpeur. Une liste des objets présents fut dressée un jour. Je fis partie de la liste. Un matin, pourtant, alors que je n'avais plus de notion de temps ni de saison, deux techniciens vinrent me mesurer. Comme la dernière fois que l'on avait pris mes mensurations, il avait été question de changement, je me mis à espérer. Des semaines passèrent et l'on revint me voir. Je fus déplacée par les bras de mon arrivée et transportée dans un atelier adjacent l'entrepôt.

On se mit à tourner autour de moi, en hochant la tête et en prenant des notes. Je ne comprenais toujours pas mieux le français. Je fus inspectée, mesurée dedans dehors avec minutie. Mon double fond fut démonté et remonté. Mon sol fut percé. Ma porte et mes parois furent agrémentées de lettres décoratives. Le fond de la cabine fut équipé de montants métalliques, de tasseaux, puis de rayonnages. Le tout fut peint du même rouge que mon toit du plus bel effet. J'imaginai que j'allais changer de fonction sans comprendre laquelle. Je fus pour la quatrième fois de ma vie, enveloppée, pour être de nouveau transportée.

Le vingt-neuf juin 2017, ma troisième vie commence. L'inauguration de la première bibliothèque de rue dans cette ville, dont je ne connais que l'entrée de la mairie, un entrepôt, un atelier et quelques techniciens a lieu. Les techniciens m'ont solidement ancré au sol. Je suis de nouveau dehors. Je vais revoir du monde, sentir le vent et la pluie. Un groupe de musiciens accueillent les invités. Sur cette petite place, il y a un homme à lunettes avec une écharpe bleu, blanc et rouge. Derrière moi se dresse une église et des commerces sont alignés. Je suis près des arbres et des bancs. Des hommes, des femmes et des enfants ont au moins un livre à la main. Deux photographes me photographient. J'ai déjà souri tant de fois ! Des discours sont prononcés, suivis d'applaudissements et la musique repart de plus belle. J'ai quarante-deux ans. Je suis la reine de la fête. Je me sens fermement fixée au sol, sûrement pour longtemps. J'ai repéré des pigeons, mais il y a trop d'agitation : ils attendent. Ma porte est calée en position ouverte. Des livres viennent garnir mes rayons tout neufs. Je vois des yeux qui sourient, des visages qui rient, des bouches qui me parlent. Je ne comprends toujours pas la langue sauf quelques expressions par-ci, par-là. Je vais être dépositaire de bouquins, de romans, d'albums, de manuels, de dictionnaires, de traités, de mémentos, d'abécédaires : belle liste. Comment j'ai connu ses mots ? C'est mon secret ! Y aura-il des ouvrages en anglais ? Peut-être ! Je ne suis pas nostalgique. J'aime ma nouvelle vie. Le lieu me plaît. Qui peut se vanter d'avoir une troisième vie qui commence si bien ? Dans dix ans, je raconterais la suite.

Françoise Gamba le 14 juillet 2017.

J'ai imaginé cette histoire il y a quelques mois. Les circonstances ont voulu que désormais elle colle à l'actualité de ce quartier que j'habite.